

BIBLIOTHÈQUE DE PROPAGANDE

N° 83

La Religion et l'Irréligion

CHEZ L'ENFANT

PAR

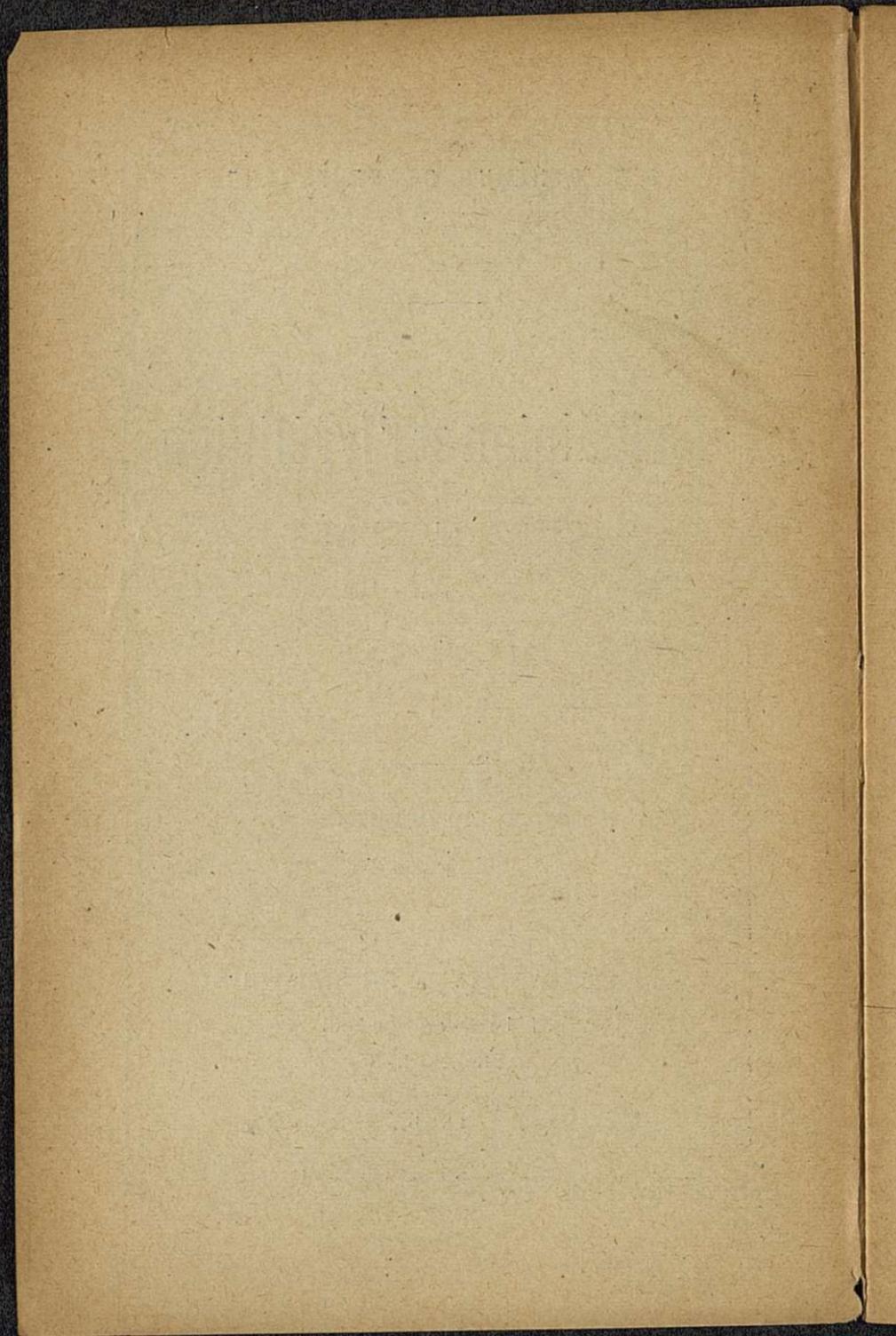
M. GUYAU

PRIX : 10 CENTIMES

SOCIÉTÉ ANONYME DE LIBRAIRIE

34, boulevard du Midi
BRUXELLES

1905



La Religion et l'Irréligion chez l'Enfant⁽¹⁾

(Suite, voir brochure n° 81.)

- I. — *Affaiblissement de l'éducation religieuse.* — Défauts de cette éducation, surtout dans les pays catholiques. — Moyens d'en atténuer les effets. — Le prêtre. — Action que l'Etat peut exercer sur le prêtre.
- II. — *L'éducation donnée par l'Etat.* — Instruction primaire. — Le maître d'école. — Instruction secondaire et supérieure. — Faut-il introduire l'histoire des religions dans l'enseignement?
- III. — *L'éducation dans la famille.* — Le père doit-il se désintéresser dans l'éducation religieuse des enfants? — Inconvénients d'une première éducation religieuse suivie de négations. — Question particulière de l'immortalité de l'âme : comment parler aux enfants de la mort.

I. — *Affaiblissement de l'éducation religieuse.*

L'éducation religieuse, donnée aux enfants par le prêtre, a des défauts et même des dangers qu'il importe de montrer tout d'abord et qui expliquent l'affaiblissement graduel. Une opinion qui se divinise est une opinion qui se condamne au point de vue pédagogique comme au point de vue scientifique. La grande opposition qui existe entre la religion et la philosophie, malgré des ressemblances extérieures, c'est que l'une cherche et l'autre déclare avoir trouvé ; l'une prête l'oreille tandis que l'autre

(1) Sous ce titre nous publions, avec l'autorisation de l'éditeur, un chapitre du livre de GUYAU, *L'Irréligion de l'Avenir*, 1 vol., in-8°, de 480-XXVIII pages, fr. 7.50 (Paris, Félix Alcan, éditeur).

a déjà entendu ; l'une essaie des preuves, l'autre formule des affirmations et des condamnations ; l'une croit de son devoir de se poser des objections et d'y répondre, l'autre de ne pas arrêter son esprit sur les objections et de fermer les yeux sur les difficultés. De là de profondes différences dans les méthodes d'enseignement. Le philosophe, le métaphysicien prétend agir sur les esprits par la *conviction*, le prêtre par *l'inculcation* ; l'un enseigne l'autre révèle ; l'un cherche à diriger le raisonnement, l'autre à le supprimer, tout au moins à le détourner des dogmes primitifs et fondamentaux ; l'un éveille l'intelligence, l'autre tend à l'endormir plus ou moins. Comment la révélation ne s'opposerait-elle pas à la spontanéité et à la liberté de l'esprit ? Quand Dieu a parlé, l'homme doit se taire, à plus forte raison l'enfant. Aussi les erreurs, souvent inoffensives si c'est un philosophe qui les enseigne, deviennent graves et dangereuses si c'est un prêtre, parlant au nom de Dieu, qui les enfonce dans l'esprit. Avec le premier, le remède est toujours à côté du mal : ce qu'un raisonnement plus ou moins bon a fait admettre, un autre meilleur peut le faire rejeter ; vous avez entre les mains les poids et les mesures. Ce n'est pas toujours facile de démontrer et d'enseigner l'erreur par raisons et raisonnements : essayer de raisonner un préjugé, c'est un excellent moyen d'en faire à la fin éclater la fausseté. C'est toujours quand l'humanité a voulu se prouver à elle-même ses croyan-

ces qu'elle a commencé à les dissoudre : qui veut contrôler un dogme est bien près de le contredire. Aussi le prêtre, pour qui la contradiction est un manque de foi, se voit-il toujours obligé par la force même des choses à éviter le contrôle, à interdire un certain nombre de questions, à se retrancher dans le mystère. Quand le prêtre a fait entrer la foi dans le cerveau, il le ferme. Le doute et l'investigation, qui pour le philosophe sont un devoir, ne sont aux yeux du prêtre qu'une marque de défiance et de soupçon, un péché, une impiété ; il faut se frapper la poitrine quand on a osé penser par soi-même. Dieu est juge et partie tout ensemble : au moment où vous cherchez à vous convaincre de son existence, il vous commande de l'affirmer. Le croyant qui hésite devant le dogme est un peu comme le mouton de la fable, qui veut raisonner avec le loup et lui prouver que l'eau est claire : il le prouve, en effet, seulement il est mangé ; il eût aussi bien fait de se taire et de se résigner. Aussi, rien de plus difficile que de secouer la foi quand elle s'est établie en vous dès l'enfance par la parole du prêtre, par l'habitude, par l'exemple, par la crainte. La crainte, voilà un bon gardien de la religion positive et de l'éducation religieuse, un gardien toujours en éveil et en alarme ; sans elle ce corps de croyances qu'on appelle le dogme se fragmenterait bientôt et tomberait en poussière. L'un rejetterait ceci, l'autre cela ; tous les esprits entreraient en révolte ouverte, chacun courant de son côté, gaiement, à travers champs, comme

des écoliers en débandade : par bonheur, il y a toujours un surveillant qui observe et menace, fait rentrer les brebis dans le bercail. Quelle prise a le raisonnement sur quelqu'un qui en a peur ? Comment verriez-vous quelque chose si on vous a habitué dès l'enfance à marcher les yeux fermés, sans regarder franchement devant vous ? La vérité devient pour vous aussi variable et instable que votre propre sensibilité : en une heure d'audace vous niez ; le lendemain vous affirmez plus que jamais, et cela se comprend, car on n'est pas forcé d'être toujours brave. La conscience morale se met d'ailleurs elle-même de la partie : elle est conservatrice, comme tous les gouvernements ; elle n'aime pas les changements et les révolutions. De bonne heure on lui a fait la leçon : elle s'inquiète dès que vous voulez mettre en question un des articles de la charte ; vous ne pouvez faire un pas en avant sans que des voix intérieures s'élèvent en vous et vous crient : prends garde. Habitué que vous êtes à entendre anathématiser ceux qui ne pensent pas comme vous, vous frémissiez à la pensée que de tels anathèmes vont aussi retomber sur votre tête. Le prêtre a su mettre d'accord avec lui tous les sentiments de votre âme, crainte, respect, remords : il a fait même votre âme, il a façonné votre caractère et votre moralité, de telle sorte que, si vous mettez en question votre religion, tout se trouve mis pour vous en question.

L'affaissement de la pensée, l'engourdissement de la liberté, l'esprit de routine, de tradition

aveugle, d'obéissance passive, en un mot tout ce qui est contraire à l'esprit même de la science moderne, voilà donc les résultats d'une éducation trop exclusivement cléricale. Ces dangers, surtout en France, sont sentis de plus en plus vivement, trop peut-être. Aussi va-t-on jusqu'à demander que l'éducation religieuse disparaisse, et sans retard, comme hostile à l'esprit de liberté et de progrès. Il y a vers l'éducation laïque un mouvement qu'on ne peut arrêter et dont il faudra un jour ou l'autre que les catholiques prennent leur parti. Toutefois, il y a une mesure à garder et des transitions nécessaires. Supprimer d'un seul coup le clergé, qui a été longtemps le grand éducateur national et l'est encore en partie, ne doit pas être le but des libres-penseurs ; cette suppression se produira toute seule, par voie d'extinction graduelle. Au fond, ce n'est point une si mauvaise chose que cinquante-cinq mille personnes en France soient ou paraissent occupées d'autres soucis que de leurs soucis matériels. Sans doute on ne remplit jamais la tâche qu'on s'est donnée, et l'idéal désintéressement du prêtre est rarement une réalité ; pourtant il est bon que quelques hommes poursuivent ici-bas une tâche au-dessus de leurs forces : tant d'autres en poursuivent qui sont au-dessous d'eux !

Ce n'est pas d'ailleurs dans un pays exclusivement conquis à une religion, et où nul ne conteste la suprématie du prêtre, qu'il faut voir celui-ci à l'œuvre ; c'est tout au contraire dans les pays divisés entre plusieurs croyances, par exem-

ple en partie protestants, en partie catholiques. Le pasteur se trouve alors en quelque sorte le concurrent du curé, et tous deux rivalisent d'activité et d'intelligence. C'est ce qui se produit dans telle région du Dauphiné, de l'Alsace, dans beaucoup de pays étrangers. Par cette lutte pour la vie des deux religions le zèle des prêtres est ranimé : c'est à qui fera le plus de bien parmi les siens ou donnera les meilleurs conseils pratiques, la meilleure instruction aux enfants. Le résultat, facile à prévoir, c'est que la population ainsi divisée en protestants et catholiques est plus instruite, plus éclairée, d'une moralité supérieure à celle de beaucoup d'autres contrées entièrement catholiques et romaines.

Un progrès désirable dans les pays catholiques, c'est d'abord que le prêtre jouisse d'une entière liberté civile, puisse quitter l'Eglise dès qu'il le voudra sans se trouver déplacé dans la société, qu'il soit libre de se marier et jouisse absolument de tous les droits du citoyen. La seconde chose essentielle est que le prêtre, qui est un des éducateurs du peuple, reçoive lui-même une éducation plus élevée que celle qu'il reçoit aujourd'hui. L'Etat, loin de chercher à diminuer le traitement des prêtres, — bien mince économie, — pourrait au besoin l'augmenter, mais en exigeant alors des diplômes analogues à ceux des instituteurs, des connaissances scientifiques et historiques étendues, des connaissances d'histoire religieuse. Déjà quelques curés de campagne s'occupent de botanique, de minéralogie, d'autres de musique;

il y a dans les rangs du clergé une quantité considérable de force vive stérilisée faute d'une éducation première suffisante, faute d'initiative, faute des habitudes de liberté. Les libres-penseurs, au lieu de chercher à séparer l'Eglise de l'Etat par une opération chirurgicale qui n'est rien moins qu'une guérison, pourraient s'appuyer sur le Concordat, profiter de ce que l'Etat a entre ses mains le traitement du clergé pour agir sur ce grand corps engourdi et chercher à le réveiller. En sociologie comme en mécanique, il ne faut pas toujours essayer de briser les forces qui font obstacle à la marche en avant ; il faut savoir se servir d'elles. Tout ce qui est, est utile dans une certaine mesure ; par cela même que l'éducation donnée par le clergé subsiste encore, on peut affirmer qu'elle joue encore un certain rôle dans l'équilibre social, fût-ce un rôle passif, un rôle de contrepoids. Seulement tout ce qui a un certain degré d'utilité peut acquérir un degré supérieur, tout ce qui est peut se transformer. Il faut donc chercher non à détruire le prêtre, mais à transformer son esprit, à lui donner des occupations théoriques ou pratiques autres, par exemple, que l'occupation mécanique du bréviaire. Entre la religion littérale, qu'enseigne seule encore la majorité du clergé français, et l'absence de religion positive qui est, croyons-nous, l'idéal national et humain, il existe des degrés innombrables qui ne peuvent se franchir que graduellement, par une lente élévation de l'esprit, par un élargissement presque insen-

sible de l'horizon intellectuel. En attendant que le prêtre franchisse ces degrés successifs et en vienne à entrevoir sa propre inutilité, il est bon qu'il se rende utile dans la mesure où il croit pouvoir l'être encore : on ne doit exiger qu'une chose, c'est qu'il ne se rende pas nuisible en sortant des limites de son droit.

II. — *L'éducation donnée par l'Etat.*

La tâche de l'Etat qui substituera de plus en plus l'éducation laïque à celle du clergé, va croissant en importance. L'Etat doit sans doute rester neutre entre toutes les confessions religieuses ; mais, comme on l'a remarqué, il y a deux manières d'observer cette neutralité, l'une passive pour ainsi dire, l'autre active. On peut rester neutre passivement en s'abstenant de réfuter ou d'appuyer les prétentions d'une théologie particulière; on peut rester neutre activement en poursuivant sa tâche scientifique ou philosophique à côté et en dehors de tout problème purement dogmatique. C'est à cette espèce de neutralité qu'on doit s'arrêter dans l'enseignement secondaire ou primaire, c'est elle qui doit être la règle même de conduite pour l'instituteur.

Le maître d'école a été de tout temps en butte aux railleries faciles, il a parfois des ridicules saisissables au premier coup d'œil; aujourd'hui il est peu prisé par tous ceux qui prétendent à la hauteur de la pensée. Les Renan et les Taine, les partisans de l'aristocratie intellectuelle, ne voient pas sans un sourire ce représentant de la démo-

cratie, d'une science mise à la portée des petits enfants. Les membres du haut enseignement n'ont pas d'excuse pour le pédantisme que laisse quelquefois paraître ce magister qui ne sait pas le grec. Tous les lettrés qui ont quelque veillesité de poésie ou d'art trouvent bien prosaïque, bien utilitaire l'homme dont la principale ambition est de faire entrer dans quelques milliers de têtes de paysans l'alphabet, la grammaire, le nom des capitales de l'Europe et des lieux d'où nous vient le poivre ou le café. Et cependant ce maître d'école dédaigné, dont la tâche grandira tous les jours, est le seul intermédiaire entre les masses attardées et les esprits d'élite qui vont toujours de l'avant. Il a cette qualité d'être l'homme nécessaire par excellence, et ce défaut de le sentir parfois un peu trop ; dans le fond de son village, il lui arrive de produire sur lui-même le grand effet qu'il produit sur les petits enfants et sur les grossiers ignorants qui l'entourent : c'est là une illusion d'optique naturelle. Mais, si la conscience quelquefois exagérée de son rôle lui donne un peu de ce pédantisme tant reproché, et en somme assez inoffensif, elle peut aussi lui communiquer ce dévouement qui a si souvent élevé les humbles à la hauteur des circonstances où le hasard les plaçait. Puis, qui façonne et instruit le maître d'école, si ce n'est la société ? et ne peut-elle monter le niveau de son esprit à mesure que s'élargit sa tâche ? Peu de science rend pédant, beaucoup de science rend modeste. On trouvera toujours des maîtres aussi instruits

qu'on pourra le désirer, pourvu qu'on ait soin d'élever les traitements dans la mesure où on élève les programmes. Il est étrange que la société ne mette pas tous ses soins à former ceux par qui elle est formée elle-même. La grande question de l'éducation populaire devient, sous certains rapports, une question de gros sous. Déjà l'instruction *pratique* du maître d'école s'est beaucoup perfectionnée : il est initié à la main-d'œuvre et comme à la cuisine de certaines sciences ; il a des notions d'agriculture et de chimie qui lui permettent de donner parfois d'excellents conseils aux paysans. Il serait facile de perfectionner un peu son éducation *théorique*, de lui faire prendre de plus haut les sciences qu'il regarde trop par leur petit côté ; de lui donner des ouvertures sur l'ensemble des choses, de lui enlever l'adoration exclusive du petit fait isolé, de la vétille historique ou grammaticale. Un peu de philosophie en ferait un meilleur historien et un géographe moins ennuyeux. On pourrait l'initier aux grandes hypothèses cosmologiques, lui donner aussi des notions suffisantes sur la psychologie, principalement sur la psychologie de l'enfant. Enfin, un peu d'histoire des religions le familiariserait avec les principales spéculations métaphysiques que l'homme a tentées pour représenter l'au-delà de la science ; il n'en deviendrait que plus tolérant à l'égard de toutes les croyances religieuses. Cette instruction plus étendue lui permettrait de suivre de loin les progrès des sciences ; son intelligence ne se fermerait plus,

ne se murerait plus pour ainsi dire entre l'*a b c* et la grammaire. De l'élévation de l'intelligence découle d'ailleurs l'élévation morale, qui se traduit dans les moindres actes de la vie, et quelquefois l'action la plus simple, une parole d'un maître influe sur un enfant pour toute l'existence. Plus un être est supérieur intellectuellement et surtout moralement, plus il a d'influence sur ceux qui l'entourent. Dès maintenant, le très mince savoir de l'instituteur lui a donné une influence très réelle dans son milieu : on croit en lui, on ajoute foi à ses paroles. Le paysan, ce saint Thomas de tous les temps, qui secoue aujourd'hui la tête en écoutant son curé, s'habitue à consulter l'instituteur, depuis que celui-ci a appris à faire pousser plus de grains de blé sur le même sillon : le branle d'un épi s'agitant au vent est pour l'homme du peuple la plus catégorique des affirmations ; faire vivre et en général faire, c'est prouver : l'action vaut un raisonnement. Le maître d'école démontre encore la puissance pratique de la science en façonnant les générations, en faisant des hommes. Il distribue à chacun la provision de savoir qu'il doit emporter à travers l'existence et qui fera sa force ; il donne le viatique à l'entrée de la vie comme le prêtre à l'entrée de la mort. C'est là pour l'instituteur sur le prêtre une grande supériorité aux yeux du paysan, de préparer à vivre plutôt qu'à mourir. Dans la vie comme dans la mort il y a un mystère, mais on est certain de pouvoir quelque chose sur le premier : le maître d'école détermine souvent

l'avenir d'une manière visible ; or qui sait ce que peut le prêtre ? La croyance au pouvoir de ce dernier a diminué encore depuis que se sont transformées les idées sur l'expiation dans l'au-delà de la vie. Le prêtre tirait sa puissance des cérémonies, des sacrifices tantôt propitiatoires et tantôt expiatoires : la vertu des deux genres de sacrifices est aujourd'hui également mise en doute. On aime mieux savoir que prier, et le nom du prêtre perd par degrés son ascendant sur le peuple. Comme on raille assez souvent l'instituteur, on se moque aujourd'hui sans façon du curé de campagne, qu'on aimait tant à idéaliser au commencement de ce siècle. C'est là une réaction naturelle et dans une certaine mesure légitime : la perfection n'est point de ce monde, et ne saurait habiter ni l'église, ni l'école. Mais, quoi qu'on en dise, le rôle de ces deux hommes est considérable dans l'humanité, puisqu'ils sont les deux seuls intermédiaires entre la foule d'une part, et de l'autre la science ou la métaphysique. Nous avons vu combien il est à souhaiter que le prêtre, si ignorant aujourd'hui chez les nations catholiques, s'instruise, se crée à lui-même des raisons de subsister dans la société moderne : s'il reste trop en arrière du mouvement intellectuel, il disparaîtra, l'instituteur héritera de son influence. Après tout, il y a des apôtres de toute sorte, en blouse ou en redingote, comme sous l'étole ; il y en a dont le prosélytisme est fait de désintéressement mystique, d'autres d'un certain entendement pratique ; il y en a qui

restent au coin du feu, et qui n'agissent pas moins pour cela. Ce qu'on peut affirmer, c'est que de tout temps les apôtres ont aimé à parler aux petits enfants encore plus qu'aux hommes. On peut remarquer aussi que le Vincent de Paul moderne a été un instituteur, Pestalozzi.

L'enseignement qui, dans les sociétés actuelles, se substitue par degrés à l'enseignement de toute religion déterminée, c'est celui de la morale. Le sentiment moral, nous le savons, est encore le plus pur du sentiment religieux moderne, et d'autre part les hypothèses métaphysiques sur le fondement ultime de la morale sont les dernières et les plus hautes hypothèses religieuses. Aux éléments de morale philosophique on a proposé de joindre, dans l'enseignement secondaire et même primaire, des notions sur l'histoire des religions. Cette proposition, pour être acceptable, doit être réduite à de justes limites. Il ne faut pas se faire d'illusions : M. Vernes aurait tort de croire que le professeur et surtout l'instituteur pourront jamais, sans entrer en conflit avec le clergé, insister particulièrement sur l'histoire des Juifs, reprendre d'un point de vue vraiment scientifique les légendes qu'on a l'habitude de servir aux enfants, sous le nom d' « Histoire sainte », battre ainsi directement en brèche les fondements du christianisme. Pasteurs et curés ne le souffriraient pas et ils protesteraient, avec quelque raison d'ailleurs, au nom de la neutralité religieuse (1) :

(1) Cette thèse appelle les plus expresses réserves : n'est-ce pas violer le principe de la neutralité religieuse que de

la foi n'est pas pour eux moins certaine que la science et la foi ignorante de la plupart d'entre eux n'a encore été tempérée par aucune habitude de libre critique. Il faut donc considérer d'avance comme impossible tout enseignement vraiment historique qui *contredirait ouvertement* l'enseignement théologique. On ne peut et on ne doit ici donner de démenti à personne; seulement l'instruction peut fournir aux esprits un criterium de vérité et leur apprendre à s'en servir. Nous croyons donc que l'histoire des religions, si elle est jamais introduite dans l'enseignement, devra principalement porter sur *ce qui n'est pas l'histoire des Juifs*; elle devra fournir des renseignements très élémentaires sur la morale de Confucius, sur les idées morales et métaphysiques des religions indo-européennes, sur l'antique religion égyptienne, sur les mythes grecs, enfin sur toute cette atmosphère morale et religieuse qui baigne le christianisme et dont il s'est en quelque sorte nourri. Même aux élèves des écoles primaires il serait utile de faire connaître les noms de quelques grands sages de l'humanité, leurs figures historiques ou légendaires, les belles sentences morales qu'on leur attribue. Quel inconvénient pourrait-il y avoir à ce que

s'abstenir de répandre la vérité pour donner satisfaction à des préoccupations dogmatiques? Il ne faut pas oublier d'ailleurs que cette œuvre d'assainissement moral et intellectuel, consistant à battre en brèche les fondements du dogmatisme chrétien, est accomplie par de nombreux pasteurs protestants libéraux qui suivent le grand exemple donné, dès la fin du XVIII^e siècle par le pasteur Schleiermacher.

(La Société anonyme de Librairie.)

de belles paroles de Confucius, de Zoroastre, de Bouddha, de Socrate, de Platon ou d'Aristote, traversant les âges, vissent donner à nos générations quelque idée de ce qu'était la pensée humaine avant Jésus ? On ne peut pas couper d'un seul coup l'arbre merveilleux aux antiques légendes, mais on peut, — ce qui aboutit au même résultat et est moins dangereux, — montrer d'où lui vient la sève, et qu'il est fait comme tous les autres arbres de la forêt, et qu'il est plus jeune qu'eux, et que ses branches ne les dépassent pas toujours en hauteur.

Toute église n'a que deux moyens de propager ses dogmes chez les enfants ; c'est d'abord le vieil argument de toute autorité paternelle ou ecclésiastique : cela est comme je le dis, puisque je le dis ; c'est ensuite le témoignage des miracles. Les prêtres en sont encore là auprès des enfants et auprès des peuples. Ils perdent toute leur force si on les tire de ce cercle d'idées. Or, pour ébranler ces deux arguments, il suffit de montrer : 1° que d'autres hommes ont dit d'autres choses que l'église chrétienne, 2° qu'il y a eu d'autres miracles suscités par la volonté d'autres dieux, ou en d'autres termes qu'il n'y a eu aucun miracle constaté scientifiquement. Un certain nombre d'écoles françaises avaient été fondées en Kabylie et réussissaient ; peu après, par degrés, elles furent abandonnées. En inspectant l'une d'elles, devenue déserte, on y retrouva les derniers devoirs des élèves : c'était une narration sur Frédégonde. C'est ainsi qu'on comprend l'histoire dans notre

enseignement classique : des faits, des faits souvent monstrueux et immoraux; non contents de les enseigner aux jeunes Français, nous allons les exporter jusqu'en Kabylie ! D'idées, point. Mieux eût valu pourtant enseigner à l'enfant algérien ce que nous savons sur Mahomet et ses idées religieuses, sur Jésus et sur les autres prophètes dont Mahomet lui-même admettait l'inspiration divine. La moindre trace laissée dans son esprit encore sauvage par un enseignement vraiment rationnel eût été plus utile que la collection de faits absurdes qu'on y a entassée. Au fond, même pour un enfant français, Mahomet ou Bouddha sont plus importants à connaître que Frédégonde: quoiqu'ils n'aient jamais vécu sur le sol français ou gaulois, ils agissent infiniment plus sur nous et nous sommes beaucoup plus solidaires d'eux que de Chilpéric ou de Lothaire.

La vraie place de l'histoire des religions est dans l'enseignement supérieur. Ce n'est pas assez de l'avoir introduite avec succès au Collège de France et de lui avoir fait récemment une petite part à l'École des hautes études. En remplaçant les facultés de théologie par des chaires de critique religieuse, nous ne ferions qu'imiter la Hollande. On sait avec quel éclat M. Max Müller introduisit la science des religions à l'université d'Oxford. De même pour la Suisse. Lors de l'organisation de l'université de Genève, en 1873, il y a été créé, dans la Faculté des lettres, une chaire d'histoire des religions, bien que la même université comprenne une Faculté de théologie.

En Allemagne enfin l'histoire indépendante des religions s'enseigne, notamment à l'université de Wurzburg, sous le nom de *Symbolique comparée*. De même qu'un enseignement complet de la philosophie comprend les principes de la philosophie du droit et de la philosophie de l'histoire, il devra comprendre un jour aussi les principes de la philosophie des religions. Après tout, Bouddha et Jésus ont, même au pur point de vue philosophique, une importance beaucoup plus grande qu'Anaximandre ou Thalès.

On a dit, avec M. Laboulaye, qu'un professeur d'histoire des religions devrait être à la fois archéologue, épigraphiste, numismate, linguiste, anthropologiste, versé dans les antiquités hindoues, phéniciennes, slaves, germaniques, celtes, étrusques, grecques et romaines, n'être enfin rien moins qu'un Pic de la Mirandole. Avec de tels arguments on pourrait montrer aussi qu'il est impossible d'enseigner dans les écoles et collèges l'histoire naturelle ou l'histoire politique de sept ou huit nations, peut-être même d'apprendre à lire aux enfants (l'art de lire est si difficile quand on veut le pousser jusqu'au bout !). L'historien des religions a-t-il donc besoin de posséder toutes les sciences historiques ? Il n'a pas à découvrir des matériaux nouveaux, il a simplement à se servir de ceux que les philologues et les épigraphistes ont mis à sa disposition ; ces matériaux sont maintenant assez abondants et assez sûrs pour constituer le domaine d'un enseignement spécial. Il ne s'agit pas pour le maître d'ap-

profondir tel ou tel coin particulier dans l'histoire générale des religions ; il s'agit simplement de fournir, en une ou deux années, aux étudiants de nos universités une vue d'ensemble sur le développement des idées religieuses dans l'humanité. Le professeur rencontrera sans doute quelques difficultés à aborder les questions religieuses, à cause de la passion qui s'attache toujours à ce genre de problèmes, mais le même inconvénient se rencontre dans les autres cours qui touchent aux questions contemporaines ; et ils y touchent presque tous. Le professeur d'histoire doit raconter les faits politiques contemporains, constater en France les changements successifs de la forme du gouvernement, etc. Le professeur de philosophie doit traiter les questions de théodicée, de morale ; même dans la pure psychologie, il doit apprécier les théories matérialistes et déterministes. Il n'est pas jusqu'au simple professeur de rhétorique ou de seconde qui ne doive, à propos de la littérature, à propos de Voltaire, du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, toucher à des questions souvent brûlantes. De même le professeur des écoles de droit peut, en enseignant le Code, trouver cent façons de louer ou de blâmer, de faire la critique des lois de l'Etat. A cause des périls de ce genre, qu'on rencontre pour ainsi dire à chaque pas dans l'enseignement, faut-il renoncer à parler aux élèves d'histoire, de philosophie, de droit ? Non, et nous ne croyons pas qu'on doive renoncer davantage à leur parler d'histoire religieuse. En tout ceci, il y a plutôt des questions de tact que de principes :

au maître d'éviter toute digression hors du domaine de la pure science, de veiller à ce que ses constatations ne puissent jamais se transformer en appréciations favorables ou défavorables.

Cet impartial enseignement aurait pour but de rétablir chaque religion dans son cadre historique, de montrer comment elle est née, s'est développée, s'est opposée aux autres, de raconter sans nier. Introduire simplement la continuité historique dans la marche de la pensée religieuse, c'est un progrès considérable : ce qui est continu cesse d'être merveilleux ; le ruisseau qu'on voit grandir n'étonne pas : nos ancêtres adoraient surtout les grands fleuves, dont nul n'avait vu jaillir la source.

III. — *L'éducation dans la famille.*

On a souvent posé ce problème de conduite pratique : le père de famille doit-il avoir une religion, sinon pour lui-même, tout au moins pour ses enfants et sa femme ? Et si sa femme a une religion, doit-il se désintéresser de l'éducation de ses enfants pour l'abandonner à sa femme ?

Nous croyons que c'est un devoir pour le père de faire triompher dans la famille qui l'entoure les idées dont il est lui-même persuadé. Quelle que soit, dans le problème religieux, la solution à laquelle il est arrivé pour son propre compte, il ne doit s'efforcer de la cacher à personne, surtout à sa famille. Voudrait-il, d'ailleurs, tenir secrètes ses opinions, il ne le pourrait pas toute sa vie. Par cet essai dangereux de dissimulation, il ne ferait que créer le danger suivant : après avoir laissé, dans l'esprit de ses enfants, s'asso-

cier étroitement les préceptes moraux et les dogmes religieux, il risquerait, en ébranlant tôt ou tard les seconds, de faire douter des premiers. L'enfant est précisément l'être chez lequel il est le plus dangereux d'associer étroitement la religion et la morale. L'enfant est, de tous les êtres humains, le moins philosophe, le moins métaphysicien, le moins habitué aux idées scientifiques ; il est donc celui dont l'esprit est le moins difficile à fausser pour toujours, celui à qui il est le plus facile d'inculquer des notions fausses ou douteuses présentées comme certaines. En Chine, dans des conférences périodiques, certains mandarins développent ce thème devant les habitants notables : « Faites votre devoir de citoyen et défiez-vous des religions ; » c'est là précisément ce que le père de famille doit dire et redire à ses enfants. Un des principes de l'éducation est de *supposer* que l'enfant est raisonnable et de le traiter comme tel, précisément pour développer en lui la raison, sans hâter à l'excès ce développement. Ce qui manque à l'enfant, c'est beaucoup moins l'intensité de l'attention que sa durée. Très souvent parmi les gens de la campagne, et presque toujours parmi les races inférieures (comme chez les animaux), l'enfant est plus éveillé, plus curieux, plus agile d'esprit que l'homme fait ; seulement il faut saisir au vol ce petit esprit, fixer un moment l'oiseau qui passe. C'est la tâche de l'oiseleur, je veux dire de l'éducateur : il faut s'en prendre beaucoup plus souvent à lui qu'à l'enfant si ce dernier ne comprend pas, renonce à interroger, tombe dans l'inertie et la paresse

d'esprit. L'éducation scientifique de l'enfant doit donc commencer avec sa première question : on lui doit la vérité, la vérité accessible à son intelligence. Du moment où, de lui-même, l'enfant pose une question, c'est qu'il est en état de comprendre *en partie* la réponse ; le devoir de celui qui est interrogé est alors de répondre dans la mesure où il juge l'enfant capable de le comprendre ; s'il doit parfois laisser des lacunes, qu'il ne les remplisse jamais par un mensonge. Il est si facile de renvoyer l'enfant à plus tard, « quand il sera plus grand. » On ne doit pas craindre de développer la raison de l'enfant sous ses deux formes essentielles : l'instinct du *pourquoi* ou du *comment*, et l'instinct de la logique dans la *réponse au pourquoi* ou au *comment*. Il n'est point à redouter que l'enfant fasse usage de sa raison trop précoce pour se fatiguer le cerveau par des raisonnements abstraits ; les Pascal se complaisant dès l'enfance aux théorèmes sont fort rares. Le danger n'est donc pas dans le développement prématuré de la raison, qu'il est d'ailleurs toujours facile de tempérer, mais dans celui de la sensibilité. Il ne faut pas qu'un enfant sente trop vivement. En le portant à des craintes folles, comme celle de l'enfer et du diable, ou à des visions béates et à des élans mystiques, comme ceux des petites filles lors de leur première communion, on lui fait plus de mal qu'en lui apprenant à raisonner juste, et en lui donnant une certaine virilité d'esprit. Les races s'efféminent par un excès de sensibilité, jamais par un excès des facultés scientifiques et philosophiques.

On nous dira peut-être avec Rousseau que, s'il ne faut pas donner à l'enfant de préjugés religieux, le mieux serait d'attendre, pour lui fournir des notions raisonnées sur la religion, qu'il eût atteint son plein développement intellectuel. Nous répondrons que la chose est impossible dans notre société présente. Pendant le temps où le père s'abstient, l'esprit de l'enfant se laisse pénétrer et modeler par les préjugés qui l'entourent. Plus tard, pour délivrer l'esprit ainsi envahi par l'erreur, il faut provoquer une véritable crise, toujours douloureuse, dont l'enfant peut souffrir toute sa vie. Le grand art de l'éducation doit consister à éviter précisément les crises de ce genre dans la croissance intellectuelle. D'ailleurs le père qui remet de moment en moment à frapper un coup décisif, en vient un jour à s'épouvanter lui-même du mal qu'il sera forcé de faire à son enfant pour arracher l'erreur qu'il a laissée s'installer en lui.

M. Littré nous a raconté un cas de conscience de ce genre : après s'être volontairement abstenu dans l'éducation religieuse de sa fille jusqu'à ce qu'elle eût l'âge de raison, il la trouva à cet âge si sincèrement convaincue, si bien façonnée par la religion et pour la religion, qu'il recula devant un bouleversement de toute cette existence : tel un chirurgien dont la main paternelle tremblerait devant une opération à faire sur un corps que l'amour a rendu sacré pour lui ; tel un oculiste qui se demanderait si la lumière vaut certaines douleurs infligées à des yeux chéris. L'opérateur intellectuel n'a même pas la ressource du

chloroforme pour endormir ceux qu'il délivre : c'est dans la pleine conscience, avivée encore par l'attention et la réflexion, qu'il doit déchirer leurs cœurs. Mieux vaut la médication abortive ou préventive que la médecine expectante, qui laisse se développer le mal pour le traiter ensuite. Le bon éducateur, comme le bon médecin, se reconnaît à ce qu'il sait éviter les opérations. C'est donc un mauvais calcul que de laisser l'enfant se bercer des légendes de la religion, vivantes encore autour de lui, sous prétexte qu'il s'en débarrassera quand il aura grandi. Oui, il s'en débarrassera, mais non sans regret ni sans effort ; assez souvent même cet effort donne un élan trop grand : on passe le but ; de trop de croyance, on arrive à l'indifférence sceptique, et on en souffre. La richesse en biens paradisiaques, c'est une richesse en assignats ; il est dur de le comprendre un jour, mieux vaut être toujours pauvre. On peut de bonne heure accoutumer l'enfant à l'idée de l'infini : il s'y fait comme il se fait à l'idée des antipodes, de l'absence de haut et de bas dans l'univers. La première pensée de celui à qui on révèle la sphéricité de la terre est une pensée de frayeur, l'inquiétude du vide, la crainte de s'abîmer dans l'espace ouvert. C'est la même crainte naïve qu'on retrouve encore souvent en approfondissant le sentiment religieux de certaines personnes. L'obstacle qu'on rencontre alors tient à des associations d'idées factices, qu'il dépend de l'éducation de former ou d'empêcher. Le poisson né dans son bocal de verre s'y accoutume, comme les anciens s'étaient accoutumés à la

voûte de cristal qui fermait leurs cieux ; il serait dépaysé dans l'Océan. L'oiseau élevé en cage meurt le plus souvent si on le rend brusquement à la liberté. Il faut pour toute chose une période de transition, et la liberté des espaces intellectuels est comme celle des eaux et des airs. L'humanité sans religion aura besoin d'une éducation sans religion, et cette éducation lui épargnera bien des souffrances par lesquelles passent ceux qui sont forcés de s'affranchir eux-mêmes, de briser de leurs mains leurs propres liens. Un fils de bûcheron n'éprouve aucun sentiment de frayeur dans la solitaire et obscure forêt où il est né, sous les perspectives infinies des grands dômes de feuillage ; un enfant de la ville qu'on y transporte s'y croit perdu et se met à pleurer. Cette forêt, c'est le monde de la science, avec ses dédales d'ombre, son étendue illimitée, avec les obstacles sans nombre qui barrent le passage et qu'on n'abat qu'un à un : celui qui y est né n'en a plus peur, il y vit heureux. Il faut se résoudre hardiment à être les fils des bûcherons.

De tous les problèmes d'éducation, touchant la métaphysique religieuse, le plus intéressant, sans contredit, est le suivant : — Comment parler à l'enfant de la mort et de la destinée humaine ? Faut-il, en traitant ces questions devant lui, employer une méthode rationnelle et vraiment philosophique ? vaut-il mieux invoquer des dogmes ? enfin, est-il indifférent de lui dire la première chose venue, la première légende naïve qui vient à l'esprit ? — Ce problème a été posé dans la *Critique philosophique* par M. Louis Ménard, qui

imaginait un enfant venant de perdre sa mère et posant à son père des interrogations. C'est là une façon ingénieuse, mais spécieuse de poser le problème. Lorsqu'un très jeune enfant perd sa mère, nous croyons que le premier devoir de son père est de le consoler et d'épargner à son organisme trop tendre des émotions trop fortes. Il y a là une question d'hygiène morale où la philosophie et la religion n'ont rien à voir, où l'âge et le tempérament sont la seule chose à considérer. La vérité n'a pas une égale valeur dans toutes les heures de la vie : on n'annonce pas brusquement à quelqu'un que sa femme vient de mourir ; encore moins le matérialiste le plus convaincu s'avisera-t-il d'affirmer à un enfant nerveux qu'il ne reverra plus jamais sa mère. D'ailleurs, le matérialiste en question aurait toujours tort d'émettre une affirmation si catégorique sur des choses où il ne peut y avoir que des probabilités ; la façon de tromper la plus dangereuse est de présenter comme une certitude reconnue ce qui n'en est pas une. En tous cas, il est une forme subjective de l'immortalité, le souvenir ; cette immortalité-là, nous pouvons la faire nous-mêmes, l'incruster pour ainsi dire dans l'esprit de l'enfant. Le père ne doit pas cesser de parler de la mère morte à l'enfant orphelin. Il peut lui faire un souvenir de son propre et vivant souvenir. Que l'enfant se conduise bien ou mal, il peut lui dire : « Si ta mère était là ! » Il l'habitue ainsi à trouver une récompense ou une peine dans l'approbation ou le blâme de la conscience maternelle reproduite en sa propre conscience.

Pour mieux poser le problème, supposons des circonstances un peu moins tragiques que celles où nous place M. Ménard, et demandons-nous, comment, *en général*, il faut parler de la mort à l'enfant. Lorsque l'enfant commence à suivre un raisonnement un peu complexe, vers l'âge de dix à douze ans par exemple, j'avoue que je ne vois aucun inconvénient à répondre à ses questions comme on le ferait à celles d'une grande personne. A cet âge il ne croit plus aux fées, il n'a pas besoin de croire aux légendes, même à celles du christianisme : c'est le moment où l'esprit scientifique et philosophique se développe chez lui ; il ne faut pas l'entraver, le fausser. Si son intelligence se porte vers les problèmes philosophiques, il faut s'en féliciter et tenir à son égard la même conduite que si elle se portait vers les problèmes historiques. J'ai vu un enfant très tourmenté de savoir si tel personnage historique était mort de sa mort naturelle ou avait été empoisonné ; on lui répondit que la chose était douteuse, mais qu'il y avait probabilité de tel côté. Ainsi doit-on faire quand il s'agit de problèmes plus importants.

— Mais comment, dira-t-on, au sujet de l'au-delà, faire à l'enfant des réponses qu'il puisse comprendre ? Le seul langage à sa portée n'est-il pas celui du christianisme, qui lui parle d'hommes enlevés au ciel, d'âmes bienheureuses siégeant parmi les anges et les séraphins, etc. ? — Nous répondrons qu'en général on se fait une étrange idée de l'intelligence de l'enfant. On plie son esprit aux subtilités de grammaire les plus

raffinées, aux subtilités de théologie les plus bizarres, et on craindrait de lui dire un mot de philosophie. Une petite fille de onze ans sut, à ma connaissance, répondre de la façon la plus ingénieuse à cette interrogation imprévue : « Quelle différence y a-t-il entre le parfait chrétien et un chrétien parfait ? » Il est évident qu'elle n'eût pas éprouvé beaucoup plus de difficulté à résoudre un problème de métaphysique. Je me rappelle, pour mon compte, avoir suivi à l'âge de huit ans une discussion sur l'immortalité de l'âme ; je donnai même intérieurement mon assentiment à celui qui soutenait la cause de l'immortalité. Notre système d'éducation est rempli de ces contradictions qui consistent, d'une part, à faire entrer mécaniquement dans l'esprit de l'enfant des choses qu'il ne peut comprendre, et, d'autre part, à écarter son intelligence des sujets qu'elle peut aborder. — « Mais, objectera M. Ménard, il ne faut pas que l'enfant puisse opposer la croyance de son père à celle de sa mère ou de sa grand-mère. » — Et quel inconvénient y a-t-il à cela ? N'est-ce pas nécessairement ce qui arrive tous les jours ? Sur toutes choses, il y a sans cesse au sein de la famille de petits désaccords, des discussions passagères, qui n'empêchent nullement la bonne harmonie ; peut-il en être autrement quand il s'agit des questions les plus importantes et les plus incertaines ? — Mais l'enfant perd ainsi le respect de ses parents. — Certes, il vaudrait beaucoup mieux pour lui perdre quelque chose de ce respect que de croire toujours ses parents sur parole, même quand ils se trompent. Par bon-

heur, le respect des parents n'est pas du tout la même chose que la croyance en leur infaillibilité. L'enfant fait de bonne heure usage de son libre examen ; on peut lui apprendre à dégager la vérité des affirmations plus ou moins contradictoires en présence desquelles il se trouve : on peut éveiller son jugement, au lieu d'essayer de lui en donner un tout fait. L'essentiel est d'éviter de passionner son esprit, de le fanatiser. L'enfant a besoin de calme pour que ses facultés se développent en bonne harmonie ; c'est une plante délicate qui ne doit pas être exposée trop vite aux coups de vent et à la tempête : il ne s'ensuit pas qu'on doive la tenir dans l'obscurité ou même dans la demi-lumière des légendes religieuses. Pour épargner à l'enfant le trouble de la passion et du fanatisme, le seul moyen est précisément de le placer en dehors de toute religion convenue, de l'habituer à examiner les choses froidement, philosophiquement, à prendre les problèmes pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour de simples problèmes à solutions ambiguës. Rien de mieux pour éveiller la spontanéité intellectuelle de l'enfant que de lui dire : — Voilà ce que je crois, et voici les raisons pour lesquelles je le crois ; j'ai peut-être tort ; ta mère ou telle autre personne croit autre chose, et elle a aussi pour le croire certaines raisons, bonnes ou mauvaises. L'enfant acquiert ainsi cette chose si rare, la tolérance. Le respect qu'il a pour ses parents s'attache aux doctrines diverses qu'il leur voit professer, et il apprend dès sa jeunesse que toute croyance sincère et raisonnée est au plus haut titre respecta-

ble. Je connais très intimement un enfant qui a été élevé d'après cette méthode, et il n'a jamais eu qu'à se louer de l'éducation qu'il a reçue. Ni sur la destinée humaine, ni sur la destinée du monde on ne lui a jamais présenté aucune opinion qui ressemblât à un article de foi ; au lieu des certitudes de la religion, on ne lui a parlé que des possibilités, des probabilités de la métaphysique. Vers l'âge de treize ans et demi, le problème de la destinée se posa brusquement devant lui : la mort d'un vieux parent qui lui était bien cher le fit songer plus qu'on ne songe d'habitude à cet âge ; mais ses croyances philosophiques lui suffirent pleinement. Elles lui suffirent encore, quoiqu'il ait vu pour son propre compte et à plusieurs reprises, la mort de très près. Je cite cet exemple comme une expérience humaine et personnelle qui a son importance dans la question.

En somme, comment parler de la mort à un enfant ? Je réponds hardiment : — Comme on en parlerait à une grande personne, sauf la différence du langage abstrait et du langage concret. Je suppose naturellement l'enfant déjà à demi-raisonnable, ayant plus de dix ans, capable de penser à autre chose qu'à sa toupie ou à sa poupée ; je crois qu'alors il faut déjà employer à son égard un langage viril, lui enseigner ce qui nous semble à nous-mêmes le plus probable sur ces terribles questions. Le libre-penseur qui penche vers les doctrines naturalistes dira à son fils ou à sa fille que, pour lui, la mort est sans doute une dispersion de l'être, un retour à la vie sourde

de la nature, un recommencement de la perpétuelle évolution ; qu'il reste de nous le bien que nous avons fait, que nous vivons dans l'humanité par nos bonnes actions et nos grande pensées ; que l'immortalité est la fécondité de la vie. Le spiritualiste lui parlera de la distinction de l'âme et du corps, qui fait que la mort est une délivrance. Le panthéiste ou le moniste lui répétera la parole vieille de trois mille ans : *Tat twam asi*, Tu es cela, et l'enfant moderne se persuadera, comme le jeune brahmane, qu'il y a sous la surface des choses une unité mystérieuse dans laquelle l'individu peut rentrer et se fondre. Enfin le kantien tâchera de lui faire comprendre qu'il y a dans le devoir quelque chose d'antérieur et de supérieur à la vie présente ; que prendre conscience du devoir, c'est prendre conscience de sa propre éternité. Chacun parlera ainsi à l'enfant selon ses opinions personnelles, en se gardant toutefois de prétendre que son opinion soit la vérité absolue. L'enfant, traité ainsi en homme, apprendra de bonne heure à *se faire* lui-même une croyance, sans la recevoir d'aucune religion traditionnelle, d'aucune doctrine immuable ; il apprendra que la croyance vraiment sacrée est celle qui est vraiment raisonnée et réfléchie, vraiment personnelle ; et si, par moments, lorsqu'il avance en âge, il ressent plus ou moins l'anxiété de l'inconnu, tant mieux : cette anxiété, où les sens n'ont point de part et où la pensée seule est en jeu, n'a rien de dangereux : l'enfant qui l'éprouve sera de l'étoffe dont on fait les philosophes et les sages.